

## ☞ Le mauvais œil ☞

Il me souvient d'un temps – c'était celui de mes études – où l'Université était bien-pensante, ou du moins elle devait faire semblant de l'être pour ne pas effaroucher les famille qui l'étaient. Nos professeurs, qui se sentaient surveillés, avaient d'étranges réticences, ou des hypocrisies de mots : de loin, je ne leur en veux plus ; mais la jeunesse préfère la franchise, voire brutale, et j'étais à la lettre indigné, quand on m'obligeait de traduire, en expliquant Lucrece, *religio* par *superstition*. Me croyait-on si bête de ne pas m'apercevoir que l'auteur du poème *De la Nature* était athée avec fureur comme Stendhal l'était avec délice ?

Le nom seul de la superstition, qui me rappelle ces anciennes révoltes, n'a plus le pouvoir de me mettre hors de moi, mais il a toujours le don de m'agacer les nerfs. Dès qu'il tombe dans la conversation, je sens qu'on va me dire quelque chose d'absurde, que l'on croira sans réplique. C'est que les gens superstitieux, qui avouent, ont la rage de justifier leur crédulité particulière, n'admettent, sur ce point, ni le doute, ni la critique, ni la liberté de conscience, vous regardent de travers si vous ne feignez pas d'être ébranlés par les preuves qu'ils vous administrent, et vous achèvent d'un méprisant : *Oh ! vous, vous ne croyez à rien.*

Est-il tolérable que la personne qui vient d'avoir un petit accident, d'ailleurs insignifiant, d'automobile, au lieu de vous remercier poliment des consolations que vous lui prodiguez avec plus ou moins de sympathie, vous dise :

— C'est bien fait, cela m'apprendra à courir les routes le 13 ?

Vous êtes, en compagnie d'un ami, surpris par l'orage, sans voiture, peut-être sans chapeau, en tout état de cause sans parapluie (bien que grâce à Dieu et au prince de Galles la mode en soit revenue). Tous les chauffeurs, qui maraudaient il n'y a qu'un moment, se sont instantanément cachés. En voici un pourtant : la Providence a eu pitié de vous. Vous allez vous précipiter, votre ami vous arrête :

— Mais vous n'y pensez pas, mon cher ! Un taxi dont le numéro n'est pas un multiple de trois !

Il faut redouter cependant bien davantage ceux dont les discours commencent invariablement par ces mots : « Oh ! moi, je ne suis pas superstitieux. »

La superstition est de l'ordre pathologique. Ce qui est normal, c'est de n'être pas superstitieux et, en conséquence, lorsqu'on ne l'est point, on ne songe pas plus à le remarquer qu'on ne prend garde qu'on a un estomac s'il digère bien. Méfiez-vous donc de ceux qui disent d'abord : « Oh ! moi, je ne suis pas superstitieux. » Car ils ajoutent d'ordinaire, dans les cinq minutes, après avoir énuméré toutes les superstitions qui leur semblent déraisonnables :

— Par exemple, vous ne me feriez pas asseoir treizième à une table pour tout l'or du monde ; mais ce n'est pas une superstition.

Et si vous demandez, en dissimulant de votre mieux votre ironie : « Qu'est-ce donc ? » on vous démontre que c'est une vérité scientifique, établie par l'expérience ; on vous cite, en les nommant par leur nom, toutes les personnes que l'on connaissait qui sont mortes dans l'année après avoir dîné à une table où l'on était treize.

Si vous osez, après cela, passer dans une salle à manger sans avoir fait au préalable le dénombrement des convives, et au cas qu'ils soient douze hors vous, réclamé le fils de la concierge, c'est que vous êtes, permettez-moi de vous le dire, bouché aux sciences positives ou mathématiques, également incapable d'induction et de raisonnement.

Je ferai observer à mes lecteurs que je n'ai pas dit jusqu'à présent : « Oh ! moi, je ne suis pas superstitieux. » Il n'en faudrait pas inférer qu'en effet je ne le suis pas, ou, du moins, que je ne l'aie jamais été. Je ne crois pas que mon tempérament m'y porte ; mais, justement parce que je suis d'esprit et d'éducation positive (c'était la mode de mon temps), je sens ma foi

négative faiblir lorsque je suis témoin de phénomènes dont l'explication naturelle semblerait la moins plausible, ou, comme on parle vulgairement, serait tirée par les cheveux.

Tous les clients qui sortent de chez la voyante disent, en frissonnant d'horreur sacrée : « Elle m'a raconté des choses extraordinaires ! » Cela ne prouve rien, non plus que l'enthousiasme des gens qui sont allés à grands frais passer un mois dans le Midi, et qui se croient obligés de dire, au retour : « Nous avons eu un temps superbe ! » Jamais les voyantes ne m'ont rien raconté d'extraordinaire, ni surtout de précis quant à mon passé, à plus forte raison quant à mon avenir. Une fois, cependant, une seule fois...

Se souvient-on – il y a plus de vingt ans, et il y a eu la guerre – se souvient-on encore de Lantelme<sup>1</sup>, cette belle comédienne qui mourut de façon assez mystérieuse, noyée dans le Rhin ? Je dînais chez elle cinq ou six semaines avant l'accident ; elle avait, pour amuser ses hôtes, invité une dame extralucide, qui, sans ombre de ménagement, d'un ton pressant, inquiet, l'engagea devant nous tous à se méfier du péril des eaux. Cette personne, évidemment, n'ignorait pas que Lantelme était sur le point de partir pour une croisière, et elle ne courait pas grand risque à lui prédire le pire, sachant, par expérience, qu'on ne se souvient des prophéties heureuses que si elle ne s'accomplissent pas, et des autres si elles s'accomplissent ; mais il est impossible qu'un accomplissement si ponctuel ne frappe pas l'imagination du plus incrédule.

Je n'ai cependant guère cru aux oracles des pythonisses contemporaines, même après cette singulière épreuve. J'ai été, en revanche, longtemps persuadé que j'avais le mauvais œil, furieux de croire cette sottise, mais sans parvenir à m'en délivrer l'esprit.

Cela m'était bizarrement venu à une représentation des *Contes d'Hoffmann*, qui furent donnés à l'Opéra-Comique en 1881, peu de mois après la mort d'Offenbach. J'y étais allé avec un ami, de famille italienne<sup>2</sup>. Je remarquai qu'il ne prononçait pas le nom du compositeur sans faire les cornes, ou sans toucher, à la dérobee, une petite branche de corail qu'il avait à la chaîne de sa montre. Je lui demandai avec surprise ce que signifiaient ces gestes rituels.

— Comment ! me répondit-il, tu ne sais pas qu'Offenbach avait le mauvais œil ?

Au lieu de rire (j'en fus moi-même étonné), je rougis, et j'eus très exactement le sentiment que mon ami venait de parler de corde dans la maison d'un pendu.

Comment cette idée baroque m'avait-elle subitement poussé ? De ma vie je n'avais songé à m'attribuer un pouvoir maléfique, et voici que j'en étais à me demander si cela ne se voyait pas par hasard sur ma figure que j'étais un voisin dangereux. Je me faisais tout petit, je baissais les yeux, je devais avoir un air embarrassé, peut-être sournois ; j'étais bourrelé d'une inquiétude à laquelle tout le premier je ne comprenais rien ; je n'écoutais plus la musique, et je n'osais pas regarder en face le docteur Miracle. Heureusement ! Grand dieu ! Que serait-il arrivé à l'interprète ?

J'avais hâte de voir la représentation s'achever ; mais, quand elle s'acheva, mon inquiétude redoubla. Je ne sais quel instinct m'avertissait que le moment était venu, que j'allais exercer, bien malgré moi, le fâcheux pouvoir dont j'avais pris conscience tout à l'heure. J'étais vraiment en état de transe. Quand nous fûmes en haut de l'escalier, j'ai eu le même vertige que le jour où, monté au sommet de la grande pyramide, il fallut redescendre.

Je commençai pourtant de poser un pied, puis l'autre, sur une marche, puis sur la suivante, le plus facilement du monde, aidé, soutenu est presque porté par la foule ; mais j'eus la mauvaise idée de regarder comment mon ami s'en tirait, et, dès que mon œil, mon œil fatal, se posa sur lui, il trébucha, essaya maladroitement de se rattraper, se tourna le pied, se foula la

---

<sup>1</sup> Genviève Lantelme, de son vrai nom Mathilde Hortense Claire Fossey (1883-1911) mourut en effet, dans des circonstances mystérieuses, lors d'un voyage de plaisance sur le Rhin. [N.d.É]

<sup>2</sup> Il s'agit de Victor Tamburini (petit-fils de l'illustre chanteur d'opéra italien Antonio Tamburini) qui fut un condisciple d'Abel Hermant au lycée Condorcet (à l'époque lycée Bonaparte). [N.d.É]

cheville et demeurera assis par terre, souffrant, disait-il, affreusement. Je dus le rapporter chez lui.

Je le soignai avec tout le dévouement que peut inspirer un remords secret et la certitude d'une responsabilité effroyable, mais dont on est, grâce au ciel, l'unique confident. Il me voua une reconnaissance qu'hélas ! je ne méritais guère, et il ne voulut faire sa première sortie qu'appuyé sur mon bras. Je conduisis à l'entrée de l'avenue Foch, qui s'appelait, alors, l'avenue du Bois-de-Boulogne, et que nous appelions encore, par snobisme plutôt que par bonapartisme, l'avenue de l'Impératrice. Il y avait là, comme aujourd'hui, des chaises, et nous avions nommé cet endroit le club des panés, parce que ceux qui n'avaient pas le moyen d'avoir un équipage y allaient voir passer les voitures des autres.

Nous étions, mon ami et moi, fort connaisseurs. Il observa que la baronne d'Ange avait fait retirer de ses harnais les petits miroirs qui attiraient le soleil sur la tête de ces admirables chevaux, que le Pou et l'Araignée n'avaient pas embelli depuis la dernière fois que nous les avons vus. J'étais distrait, et je ne pris pas garde ni à la baronne d'Ange ni au Pou et à l'Araignée. Mais, tout d'un coup, il s'écria :

— Oh ! regarde Troubetzkoï !

Et je regardais Troubetzkoï !

Alors, il arriva à une chose inouïe. L'un des deux steppeurs attelés à son célèbre phaéton butta, failli s'abattre, et la légère voiture reçut une secousse si rude, que je pensai voir tomber par-dessus bord le prince Troubetzkoï, avec sa redingote, son chapeau de haute forme et ses favoris exemplaires !

L'horreur d'une telle vision me fit instinctivement fermer les yeux, et ce fut, j'imagine, ce qui le sauva. Quand je rouvrai les paupières, il avait déjà retrouvé l'équilibre et passé. J'étais tout pâle.

À cette époque, je croyais devoir, en qualité d'ancien chasseur au régiment du duc de Chartres, aimer passionnément les chevaux. Je n'aurais pas, pour tout l'or du monde, manqué une seule réunion militaire du concours hippique. J'y allais voir sauter mes officiers de l'année dernière, qui étaient des cavaliers merveilleux ; mais, hélas ! pour les voir, j'étais bien obligé de les regarder ; et, dès que je les regardais, tous les obstacles devenaient pour eux infranchissables : leurs bêtes se prenaient les pieds dans la barre ou culbutaient sur la banquette irlandaise.

Désespéré, je renonçai au concours hippique, mais je n'eus pas le courage de renoncer aux courses. La première fois que je retournai à Auteuil, j'eus l'imprudence de me poster vis-à-vis de la rivière, et le premier jockey sur qui je levai les yeux fit instantanément un panache suivi d'un bain qui eut été mortel si l'on pouvait, décemment, se noyer dans la rivière d'Auteuil ; car il avait perdu connaissance, est on n'eut que le temps de le tirer de l'eau.

Je n'étais pas seul à remarquer cette succession d'événements étranges et funestes ; mes amis commençaient d'ouvrir l'œil et le bon, comme on dit au régiment, et de soupçonner que j'avais le mauvais. Ma réputation fut, en quelques semaines, si bien établie que le vide se fit autour de moi. On ne m'invitait plus, je n'étais plus d'aucune fête. Je résolus de changer d'air. Je fis quelques voyages, qui semblaient alors des explorations. Nos jeunes gens, qui n'osent dire qu'ils ont fait le tour du monde à moins qu'ils ne l'aient fait cinq ou six fois, souriraient de ces déplacements. Il n'est pas moins vrai que ma cure fut radicale. À mon retour, avais-je encore le mauvais œil ? Qu'importe, si je n'y pensais plus ?

Mes amis et connaissances n'y pensaient pas davantage. Comme je suis fort agréable en société, on recommença de m'inviter partout : je n'ai jamais refusé une invitation, sauf chez les gens qui m'ennuient ; je ne faisais plus aucun scrupule d'accepter celle des gens qui m'amuse, et ils supportaient sans défaillir le feu direct de mon regard devenu inoffensif. Pourquoi faut-il que j'aie lu, l'autre jour, je ne sais plus où, que le mauvais œil n'est pas du tout une superstition ridicule, que la science l'a vérifié et l'explique ?

De quoi se mêle la science ? Naguère, Berthelot avait trouvé beaucoup de vérités, aujourd'hui reconnues, parmi les mensonges et le fatras des alchimistes ; voici qu'un bactériologue américain a découvert les radiations du mauvais œil ! Il emploie pour ses expériences un sujet quelconque, vous ou moi, un homme moyen, un homme en série, et ledit sujet n'a qu'à regarder les cellules vivantes de la levure pour les tuer. Il connaît aussi une femme – mais ce n'est plus de mauvais œil qu'il s'agit – une femme qui n'a qu'à toucher une fleur du bout des doigts pour la faire aussitôt faner et sécher. Définirons-nous un jour, scientifiquement, la femme fatale ?

Pour en revenir au mauvais œil, au mien, je me demande avec terreur quel désordre cellulaire je pourrais causer dans un liquide en fermentation, moi qui eus, jadis, un pouvoir suffisant pour faire broncher les steppeurs du prince Troubetzkoï et renâcler à l'obstacle les chevaux les plus courageux, monté par les meilleurs cavaliers de France.

ABEL HERMANT de l'Académie française.

